

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 70 (1982)

Heft: [6-7]

Buchbesprechung: De la lecture pour les vacances

Autor: S.L. / Ch.M.-R. / S.Ch.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la lecture pour les vacances

Matricule 2182

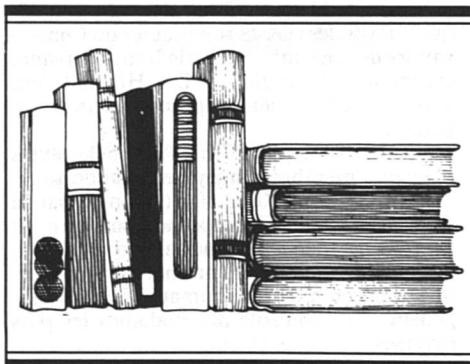
« Souvenirs de ma vie »
par Louise Michel (extraits)
avec une préface de Paule Lejeune
Editions du Dauphin, Paris, 1981

Parce qu'elle est une bâtarde, et de ce fait destinée à rester une marginale dans la société française du XIXe siècle, Louise Michel, née en 1830, échappe à l'abêtissement systématique qui tenait lieu d'éducation pour les jeunes filles de son milieu. Libre de ses mouvements, elle apprend à aimer la nature, se cultive, devient institutrice et dès son installation à Paris, en 1856, se passionne pour la politique et pour l'action sociale. Elle descend dans la rue aux côtés des travailleuses et des travailleurs exploités, se dépense pour aider les déshérités pendant la terrible guerre franco-prussienne, prend une part active à la Commune de Paris, et se retrouve en prison lors de la reprise du pouvoir par le gouvernement de Versailles. De 1873 à 1880, c'est la déportation en Nouvelle-Calédonie — puis de nouveau l'activité révolutionnaire et féministe, encore un séjour en prison, et la reprise de la lutte, jusqu'à la mort, en 1905.

En refermant le livre, j'observe, sur la page de garde, le portrait de Louise en garde national. Son regard est ferme, de cette fermeté qui lui fit affronter sans faiblir les misères de la captivité, les brimades des geôliers déroutés par cette femme si peu conforme au modèle habituel, par cette inquiétante « pétroleuse »... Mais sa bouche esquisse un sourire, ce sourire dans lequel les compagnes de Louise, « politiques », criminelles de droit commun ou prostituées, ont toujours trouvé refuge, le sourire de celle qui s'émeuvait, sur le navire qui l'emmenait vers la déportation, des mauvais traitements infligés aux albatros, et qui n'eut rien de plus pressé, une fois arrivée à destination, que d'apprendre à lire aux indigènes, pour leur donner les moyens de réagir contre leur condition de colonisés...

Cette femme, fille d'une époque où les êtres épis de justice n'avaient pas de peine à reconnaître le camp des opprimés, peut encore nous donner une leçon d'humanité, et mérite de ne pas être oubliée.

S. L.



Femmes à 50 ans

de Michèle Theriet
et Suzanne Kepes
Seuil, 1981
Collection « Libres à elles »

Emues par les problèmes dont souffrent tant de femmes au moment de la ménopause, une gynécologue et une psychosociologue ouvrent largement le dossier de la femme de 50 ans. Pour constater tout d'abord le discrédit dans lequel la société la tient : alors même qu'elle se sent en pleine possession de ses moyens, elle se voit, suivant l'entreprise qui l'engage, préférer une jeune « minette » : tout, dans notre société, ne conspire-t-il pas à fuir le vieillissement et la mort ?

Sans négliger aucun domaine de la vie, les auteurs, que l'on sent animées d'un grand amour pour cette femme de 50 ans que nous avons été ou serons, rédigent un manuel bien utile. Voici quelques têtes de chapitres :

Les événements physiologiques : tout ce qui se passe dans notre corps au moment de la ménopause.

Le prix de la relation aux autres : toute la richesse et la complexité de ce large réseau affectif — nos vieux parents, nos enfants et petits-enfants — qui tient à nous.

Le Bien-être du corps : autant de conseils, variée et nuancés, concernant aussi bien notre alimentation que la prise des remèdes, un éventuel traitement hormonal.

Le Bien-être social : Le Bien-être psychologique, etc. : à partir de 50 ans d'autres fécondités s'offrent à nous s'il nous est possible de les découvrir.

Balade dans les solitudes ordinaires

de Catherine Baker
Stock 2, 1982

Après un volumineux ouvrage sur *Les Contemplatives*, — Stock, 1979 — l'auteur, qui est journaliste, travaille, selon son expression, sur les solitudes. Carnet en poche, elle se balade dans Paris, ne craint pas, malgré sa timidité, d'accoster ou de se laisser accoster... Les entretiens qu'elle note sont la meilleure partie de cet ouvrage car l'auteur s'y implique et rompt par là-même, momentanément, l'isolement de celle ou celui qui se livre. Moins bonnes m'apparaissent ces trop longues pages de digressions sur les causes générales de la solitude. La qualité majeure de ce livre : alors qu'il traite d'un problème pesant, il se lit comme un roman, tant le style est alerte et les rencontres ont l'allure du vécu. En voici une, dont l'échec a quelque chose de bouleversant :

« Rose Corinne, à qui je dis que les marronniers roses et blancs du mois de mai m'émeuvent toujours d'étrange manière, me répond : « Toutes les saisons se ressemblent. Tout est toujours pareil ». Est-ce qu'elle sort ? « Ça ne m'intéresse pas vraiment ». Pourquoi ? « C'est comme ça ». Ch. M.-R.

Ce que les femmes n'avaient jamais dit

de Jeanne Cressanges
Grasset

On a dit que Jeanne Cressanges avait inventé un genre nouveau : le romanesque-sociologique. C'est vrai et c'est faux !

Jeanne Cressanges, qui publie depuis 20 ans, a commencé par écrire des romans. Ses derniers livres (la vraie vie des femmes commence à 40 ans) sortent tout à fait du genre romanesque et sont plutôt des livres témoignages, si on veut absolument les classer. Ici, il s'agit du témoignage de plus de deux cents femmes interrogées par l'auteur sur leurs « images » de l'homme, sur l'homme ou les hommes dans leur vie —

père, frère, prince charmant, mari, amant, ami, patron... et Dieu. Mais rassurez-vous, ce ne sont pas deux cents témoignages recueillis au magnétophone et redonnés tels quels ! C'est là qu'intervient tout l'art de la romancière, le ton est vif et enjoué, on ne s'ennuie pas en lisant les constatations de Jeanne Cressanges, ses remarques nuancées et les exemples plus développés où elle a changé noms et lieux afin qu'on ne reconnaît pas certains modèles ; ce qui n'enlève nullement l'évidente sincérité des aveux de toutes ces femmes, aveux que l'auteur a su provoquer.

Enquête sociologique ? Oui et non. Au départ, il est vrai, Jeanne Cressanges avait établi un questionnaire, en avait distribué 2 000 par l'intermédiaire d'associations féminines, de club littéraires, d'entreprises ; 367 réponses lui sont revenues. Un sociologue en aurait tiré un rapport intéressant peut-être, mais sec et rempli de chiffres, de statistiques et de conclusions. Jeanne Cressanges a voulu faire davantage, elle a interviewé plus de 200 femmes pendant plusieurs heures, quelquefois plusieurs jours, et elle nous restitue cette expérience avec beaucoup de talent ; elle ne prétend pas établir de types, ni de catégories ; elle n'affirme rien péremptoirement, elle constate, elle analyse avec finesse.

Consciente d'avoir présenté souvent une image décevante de l'homme, un portrait cruel — mais Jeanne Cressanges n'était que le porte-parole ! — elle tente dans sa conclusion de montrer à quel point l'homme et la femme ont besoin l'un de l'autre, vers quel équilibre ils peuvent aller, chacun, chacune étant en quête d'amour.

S. Ch.

Extrait de Calamity Jane/Dupuis



Derrière le mythe consacré par la bande dessinée, une femme et une mère.

Calamity Jane, lettres à sa fille (1877-1902)

Editions du Seuil

Calamity Jane dont les aventures sont contées dans un album de bandes dessinées de la série des Lucky Luke a bel et bien existé. A une époque où il était impensable qu'une femme sorte en pantalons (10 dollars d'amende à une jeune femme qui l'avait fait en 1877, dans le Wyoming !) Martha Jane Canary parcourait les Etats de l'Ouest à cheval, travaillant tour à tour dans les équipes de poseurs de rails de la Northern Pacific Railroad, pour les éclaireurs de l'armée, dans les convoyeurs ou pour les relais postaux ; elle fumait, elle buvait de l'alcool, elle savait manier un fusil, bref son arrivée dans une ville ne laissait jamais indifférents les habitants qui la recevaient comme une... calamité ou comme la « reine des plaines ».

Elle eut une fille d'un dénommé Wild Bill, presque aussi célèbre que Buffalo Bill. L'éducation de la petite fille étant tout à

fait incompatible avec le genre de vie qu'elle menait, Jane confia sa fille à un voyageur venu de l'Est, Jim O'Neil. Jane reçut de temps en temps des nouvelles de sa fille, elle la revit deux fois sans que celle-ci s'en doute.

Pendant 25 ans, Jane écrivit des lettres à sa fille, lettres qui furent remises à cette dernière 10 ans après sa mort. Ces lettres, pas très nombreuses, sont touchantes, parfois naïves, mais d'une très grande sincérité. Bien que séparée de cette fille, bien qu'ayant voulu cette séparation, Jane l'aime et le dit. Lorsqu'elle lut ces lettres, en 1913, Janey, la fille, fut bouleversée. Elle avait 30 ans, elle vivait en Angleterre et ce n'est que plus tard qu'elle put se rendre dans l'Ouest américain pour tenter de retrouver les traces de sa mère et aussi de son père.

S. Ch.

